

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 31

Artikel: Comme elles deviennent imposantes, nos autorités ! : (troisième lettre ouverte à ma cousine)
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217382>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mis — et ils tiennent leur parole — de ne s'arrêter qu'au bois de Sauvabelin, où les salués des salves d'artillerie, où surtout ces si jolis petits Mores enrubannés et peinturlurés les attendent, prêts au sacrifice, comme au temps jadis. C'est incroyablement ce qu'un être en carton peut supporter d'avaries. Qu'il se garde bien de se transformer en chair et en os, s'il veut persévérer dans la patience et la résignation.

Un des plus jolis moments de la journée a été celui où, alors que nous en étions aux fameuses tartelettes, l'arrivée sous la cantine, de la musique des jeunes cadets, dirigée avec amour par l'excellent papa Rossat. Ce contact entre vieux et jeunes est l'une des plus belles choses qu'on puisse rêver dans une pareille ambiance, alors que les soucis de l'heure ont disparu, que l'on est précisément en train de reconstituer par la parole ce que les yeux vont voir. Les jeunes saisiront cela plus tard.

Les Anciens-Moyens ne sont ni orateursphobes ni discoursmanes, ils disent ce qu'il faut dire. A l'assemblée, au Village suisse, le Comité a été réélu contre son gré et pour bien marquer qu'on est content de lui, du président Margot et de tous ses collaborateurs. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le toast à la patrie, de l'avocat Sidney Schopfer, fut vibrant et que si l'on regretta l'absence du Conseil d'Etat, occupé de différents côtés, on se félicita des compliments de M. le syndic Freymond et surtout d'un certain Dézaley qui fortifie le cœur. Ce serait, enfin, manquer à la courtoisie la plus élémentaire que de ne pas souligner le joli geste des Anciens-Collégiens venant, par l'intermédiaire du pasteur Curchod, offrir aux Anciens-Moyens une seconde coupe dans laquelle on a bu avec émotion, tandis que les tangos allaient leur train — les tangos ! un mot et une chose que ne nous enseignait pas Lovetti.

Bref, tout s'est bien passé. Malheureusement, quelques jours après, la vraie fête du Bois, celle des Ecoles primaires, a eu le sort qui devait atteindre la journée des Abbayes au tir cantonal de Bex. Nous en sommes un peu confus et souhaitons une revanche éclatante aux uns et aux autres. Mais le mauvais temps a ceci de bon : qu'il fait apprécier le soleil, dont nos paysans se plaignaient ces jours passés. Il n'en est pas moins vrai que ceux qui ont assisté au cortège des primaires — spectacle unique en son genre — ont littéralement souffert à la pensée que tout ce joyeux petit monde s'en allait au devant d'une on-dée progressivement agressive.

Et voilà que deux jours après, la fête du Bois des colléges réussit triomphalement, elle ! On n'a pas eu besoin, comme autrefois, de redescendre en ville et d'organiser le bal dans la salle du Casino-Théâtre. C'est comme cela ! La chance, voilà ce qui nous mène par le bout du nez... Ou la malchance, pour mieux dire, car quand tout va bien, il n'est pas question de chance : c'est si naturel que tout aille bien ! Et puis tout est bien qui finit bien. La série des picoulets s'est déroulée avec une exubérance que rien ne contrariait, pas même les autos de la place de St-François, où ils sont restés bien gentiment en place ; il est vrai qu'ils attendaient des clients. Puis, les longs monômes, évocation des coraules, se glissaient à Old India pour de là se rendre chez Gugel, au Café de la Paix... ailleurs encore.

Jeunesse, je te félicite. Tu as de bons jarrets, de l'entrain, le diable au corps. Puisse-tu plus tard... bien des années plus tard, revivre et comprendre à ton tour le souvenir de ceux qui t'ont mené là-haut !

Un Vieux-Moyen.

P. S. — Ah ! nous avons oublié de dire que plusieurs anciens-moyens avaient emprunté aux jeunes leurs bennes ou en avaient acheté de neuves pour la circonstance et mieux se mettre dans le stimmung.

COMME ELLES DEVIENNENT IMPOSANTES, NOS AUTORITÉS !

(Troisième lettre ouverte à ma cousine.)

Ma chère Odette,

Monsieur Aloys Fornerod vient de publier dans la *Tribune de Lausanne* du 25 juillet un article intitulé : « Un impôt scandaleux », article que je vous engage à lire. Il vous apprendra que nos autorités invitent les musiciens à payer un impôt sur leur instrument de travail. Avec Monsieur Fornerod, vous estimerez assurément cette mesure injuste, et vous vous élèverez contre elle.

Attention, ma cousine ! ne vous pressez pas de critiquer ; à mon exemple, pensez avant de vous indigner, demandez-vous dans quel but nos autorités agissent d'une semblable façon et votre mauvaise opinion, je vous l'affirme, s'évanouira.

Pour ma part, en creusant le sujet convenablement, je suis demeuré convaincu de ceci :

Nos autorités, mues par une pensée noble, rêvent de développer à Lausanne le sens artistique.

Non contentes de placarder dans la cathédrale un superbe vitrail, elles essayent encore de pousser la population rébarbative à l'admirer. D'où les réflexions suivantes faites en haut lieu :

1° La musique adoucit les mœurs.

2° Le vitrail est d'un goût barbare.

3° Supprimons alors l'adoucissement des mœurs, ce qui portera le peuple à s'extasier devant l'œuvre de Monsieur Poncet.

4° Tentons donc de supprimer la musique.

Cette logique impeccable mérite, n'est-il pas vrai ? notre admiration respectueuse.

Le problème posé, il faut le résoudre. De nouveau nos autorités, gens sensés, ont fait les réflexions suivantes :

1° Les musiciens, contrairement aux marchands de conserves, ne possèdent pas la richesse.

2° Ecœurions-les.

3° Flanquons-leur donc un impôt sur les pianos ; peut-être dégoûtés, lâcheront-ils leur métier et viendront-ils heureusement grossir le nombre des chômeurs, ce qui, au point de vue artistique, semble fort réjouissant. En effet, vous ne l'ignorez pas, beaucoup de chômeurs fréquentent les cinématographes, mais comme le cinéma constitue un art, ils encouragent, sans même s'en douter, le développement artistique.

Seules nos autorités étaient capables de réfléchir aussi profondément et d'élaborer d'aussi profondes conclusions.

Citoyens, (citoyennes), soumettons-nous humblement aux décrets de ceux qui nous dirigent, de nos anges-gardiens !

Musiciens, enlevez l'intérieur de vos pianos, cela vous fournira une caisse où placer vos pommes de terre, vous la détruirez plus tard, quand viendra l'impôt sur les caisses.

Ma cousine, ne nous révoltons point contre nos autorités, car elles ont parfaitement raison de nous couvrir d'impôts.

N'oubliez pas que plus quelqu'un en impose, plus il est respecté, et nos autorités doivent être respectées.

Conscients de leur responsabilité et de leur dignité, nos magistrats se montrent nécessairement imposants. A nous il nous suffit de nous dévoiler impotents et de nous taire. D'ailleurs le silence est d'or, c'est une consolation.

Au revoir, ma cousine, je vous embrasse mille fois toute la famille, comme vous êtes huit, cela vous fait 125 baisers à chacun, une somme considérable en couronnes !

André Marcel.

Une réponse. — Papa, qu'est-ce que c'est que tomber de Charybde en Scylla ?

— C'est aller chez un dentiste quand on a mal aux dents.

Atroce. — Vous connaissez le titre du dernier ouvrage de X...

— « Ce qui ne meurt jamais. »

— Tiens ! c'est assez joli ; ce doit être même un peu philosophique.

— Oh ! non. C'est l'histoire de son oncle.

LA CHEMISE

ROBERT Giron est arrivé, avant l'orage, à la cabane de Chanrion. Selon son habitude, il a mis en ordre le local, nettoyé les marmites, balayé le plancher et posé des vitres neuves aux fenêtres. Les coups de tonnerre s'espacent de plus en plus. La pluie, qui tombait avec force, tout à l'heure, diminue d'intensité et les brouillards glacés montent de la vallée. Il sera sûrement seul pour passer la nuit dans la cabane.

Brusquement la porte s'ouvre et un jeune homme paraît sur le seuil, suivi d'une dame.

Fermez donc la porte, crie Robert, vous faites des courants d'air !

Ce sont de jeunes mariés en voyage de noces. Leur costume de touriste, qu'on devine tout neuf, est ruisselant. Mais déjà la petite dame ôte son bonnet blanc et arrange ses cheveux blonds.

Tous deux s'approchent du feu que Robert vient d'allumer et enlèvent bandes molletières et sousliers de montagne, pour chauffer les pittoresques pantouffles de la cabane.

— As-tu pris des chemises de rechange, dit le mari à sa femme ?

— Pourquoi en aurais-je pris, dit celle-ci de mauvaise humeur ? Tu m'as parlé d'une promenade à la montagne et voilà dans quel état nous sommes ! Tous nos bagages sont à Lourtier, tu le sais bien !

Robert croit qu'il est de son devoir d'intervenir. Que diable ! la lune de miel doit durer encore quelques jours au moins.

— Ecoutez, madame, dit-il de son ton calme, j'ai là, dans mon sac, une chemise en coton. Si vous la voulez, elle est à votre disposition. Evidemment, elle n'a rien d'élégant, mais à la montagne, vous savez, on s'arrange comme on peut.

— Vous êtes bien aimable, monsieur, répond le mari, et je crois que vous avez raison.

Puis se tournant vers sa femme :

— Ecoute, Henriette, tu vas monter dans le dortoir et changer de linge au plus tôt. Je crains que tu ne prennes froid.

Mais Henriette n'est pas contente. Elle fait une petite moue d'enfant gâtée.

— Comment ? tu veux que je mette cette chemise ? Mais elle est trop grosse, trop longue et n'a ni dentelles, ni broderies ! Jamais je n'oserais enfiler cela. Ce n'est pas une chemise, c'est un sac !

— Ecoute, ma chère, reprend le mari avec autorité, nous sommes à la montagne et nous n'avons pas le choix !

Robert qui, par discrétion, s'est éloigné sous prétexte d'activer le feu, n'a pas perdu un mot de la conversation. Il est un peu vexé qu'on assimile sa chemise de coton à un vulgaire sac. Mais il se tait, sachant depuis longtemps que les jolies femmes ne respectent rien, non rien, pas même les chemises de coton des messieurs serviables.

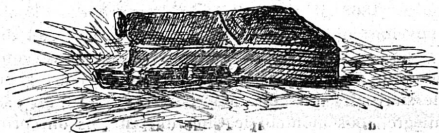
Cependant, Madame Henriette gravit le petit escalier de bois et, pendant qu'elle fait sa toilette, les deux hommes préparent le potage, vident les sacs et mettent la table. Une épaisse vapeur s'élève des vêtements qui séchent autour du poêle. L'eau chante dans les casseroles et une bonne odeur de café noir se répand dans la chambre. Dehors le vent fait rage et la nuit tombe sur la cabane perdue dans son cirque de rochers.

La soirée fut très gaie. On fit connaissance, tout en savourant un de ces plantureux repas comme ceux qu'on prépare soi-même dans la haute montagne. Après la pipe, les cigares et le café noir, on s'en fut dormir sur les matelas, non loin du poêle qui continuait à répandre sa bonne chaleur.

Au matin, le soleil se leva dans un ciel radieux. Les jeunes mariés prirent congé de leur hôte d'un jour et s'en allèrent achever leur voyage de noces, chez eux, dans leur appartement de la rue Léopold Robert, à La Chaux-de-Fonds.

Comme il les quittait, après les avoir accompagnés, pendant une heure, sur le chemin du retour, Robert Giron leur dit :

— Quant à la chemise, vous n'avez qu'à me l'envoyer à Y,



Il fit quelques pas et se retourna pour ajouter en riant :

— Rien ne presse. Quand je suis à la montagne j'oublie complètement le domicile conjugal.

Le lendemain, il fit l'ascension de la Pointe d'Otemma, puis il alla au Mont-Gelé, passa le Col Fenêtre et parcourut la vallée d'Aoste. Il ne rentra chez lui qu'une semaine plus tard.

— Ah ! te voilà, dit Madame Giron, en posant ses poings sur ses fortes hanches. Je me demandais justement s'il ne fallait pas te faire chercher.

— Eh bien ! dit Robert d'un air détaché, tu vois, j'ai fait bon voyage, j'ai eu beaucoup de plaisir, j'ai...

— Tais-toi, fit madame Giron d'une voix coupante, je sais maintenant la vie que tu mènes quand tu vas à la montagne !

De plus en plus étonné, Robert reprit :

— Comment ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Alors, rouge de colère, elle s'en alla prendre un paquet que le facteur avait apporté deux jours auparavant :

— Et ça ! Qu'est-ce que c'est ? Reconnais-tu ta chemise de coutil, oui ou non ? Ah ! tu ne peux pas nier maintenant. C'est une femme de La Chaux-de-Fonds qui la renvoie. Elle en a de l'audace, celle-là ! Elle ajoute au bas de sa lettre : « Mes compliments à Madame. » C'est parfait ! Ah ! tu fréquentes du joli monde dans ta montagne, je te félicite... Et moi qui ne me doutais de rien.

— Ecoute, Eugénie, tu te trompes, tu...

— Tais-toi !

— Je vais te dire...

— Tais-toi ! J'en ai assez !

— Non, écoute-moi, cette dame est arrivée à Chanrion par la pluie...

— Assez, te dis-je, je ne te crois plus !

Et sur ces mots, Madame Eugénie se retira précipitamment dans sa chambre qu'elle ferma à double tour.

Alors Robert Giron prit sa chemise de coutil. Elle était propre, bien repassée et répandait un parfum de violette. Il la mit dans son sac et, saisissant son piolet, il se dirigea vers la gare. Pour la seconde fois, Robert Giron s'en allait à la montagne avec la même chemise de rechange.

Jean des Sapins.

La jeune fille glisse et tombe au milieu du torrent, en poussant un cri...

S'élançant sur un gros bloc, saisir la jeune fille à l'instant où elle allait disparaître dans un gouffre écumeux, ce fut l'affaire de quelques secondes.

M. d'Andilly, accouru au cri de sa fille, la trouva sur la rive, évanouie... la figure en sang... Quel désespoir ! Paul le rassura... Ce n'était qu'une blessure insignifiante. Marie, à la voix de son père, rouvrit les yeux ; il la tenait dans ses bras... :

— Calme-toi, papa ! Ce n'est rien ; un bain froid ! mais quels frissons !

Paul revenait avec le paletot du peintre, et il reprit sa course vers le grand sapin... Ramassant des ramilles, il en fit un gros tas, arracha de la mousse sèche au tronc de l'arbre, prit un briquet... l'amadou allumé, il le mit dans la mousse qu'il agita... puis la plaçant sous les ramilles, il souffla dessus, et un grand feu flambait quand Marie, appuyée sur le bras de son père, arriva... Ce foyer improvisé la fit sourire. Les frissons disparurent bientôt et, avec eux, une maladie inévitable.

Quelques gouttes d'un cordial ramenèrent la fraîcheur sur les joues décolorées de l'intéressante malade.

Elle prit la main du montagnard :

— Merci, mon cher Paul ! Après Dieu, vous m'avez rendue à mes parents.

Son père, encore fort ému, ajouta :

— Des paroles ne pourraient exprimer ce que mon cœur me dit : Merci, vaillant jeune homme !

Marie reprenait sa gaieté habituelle et riait de ce qu'elle appelait une « mésaventure ». M. d'Andilly souleva le mouchoir qui entourait le front...

La blessure était des plus légères...

— Ce sera un souvenir des Alpes ! fit Marie en souriant et en regardant Paul, mais il m'en restera un bien plus doux !

Le montagnard avait-il saisi le vrai sens de ces paroles ? A cet âge heureux, le cœur a des secrets dont on enlève la fleur quand on cherche à les connaître !

Paul s'éloigna rapidement, comme frappé d'une idée subite... peu après, il revint avec une magnifique touffe d'ancolies bleues...

— Ah ! merci, Paul ! s'écria Marie... Vous avez deviné que c'était la fleur que j'allais cueillir, lorsque... Encore un souvenir, et... quel souvenir !

V

Comme le cœur d'une mère s'éleva vers *Celui* qui tient toute destinée dans sa main, au récit de l'accident :

— Mon cher Paul ! fit-elle, vous êtes un membre de ma famille ! Marie, regarde-le comme ton frère.

— Oui, c'est un frère ! ajouta la jeune fille avec un accent singulier ; tu permets, maman, que je lui prête mes livres ; il aime tant la lecture... et elle courut chercher *Paul* et *Virginie*. Cet ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre avait un immense succès. Paul sourit en lisant le titre et non sans une nuance de tristesse... Pourquoi ?... Encore un secret !

— Vous aimez l'étude ; fit le peintre.

— Oh, oui, monsieur ! mais mon régime est si peu instruit. Pensez qu'il faisait des échecs pendant la dictée, et à douze ans je n'apprenais plus rien. Aussi j'étudiai seul l'histoire et la géographie.

— Eh bien, mon cher Paul ! je vous donnerai des leçons, quelques directions, et autant de livres que vous voudrez.

— Que je serai heureux, monsieur ! Il me semble que je pourrai devenir un homme utile, et m'ouvrir un sentier nouveau dans le vaste champ du monde ! Comment ? Je l'ignore... mais j'ai foi en ma bonne étoile et Dieu me conduira au but !

VI

Le portefeuille de l'artiste s'était enrichi... l'air des Alpes et la couronne de neige fraîche que portaient les Diablerets annonçaient l'approche des derniers beaux jours. Au retour d'une course, Marie, fort triste, dit à Paul :

— Nous partirons dans quelques jours pour l'Italie.

— Déjà ! ajouta Paul le cœur serré ; et Giron ? y reviendrez-vous ?

— Je l'espère ! mais !...

— Combien de douces heures je dois... à votre famille, mademoiselle. Les mœurs d'un rude montagnard se sont adoucies. Vos livres ont développé ses idées et contribueront à en faire un homme. Je le sens ! J'espère vous revoir, Marie ! Votre doux souvenir et celui de vos parents ne s'effacera de mon cœur que lorsque je n'entendrai plus le bruit du torrent, au pied de ces collines ! Et ma famille ? Vos bienfaits l'ont enrichie !

(A suivre.) F. Ogex-DelaFontaine.

Le droit de l'âge. — Le père et le fils se promènent au bord du lac. La chaleur aidant, il leur prend envie de se baigner. Au moment d'entrer dans l'eau, le père réprimande son fils dont les pieds ne sont pas propres.

— Mais, papa, réplique irrespectueusement le gosse, tes pieds sont moins propres encore que les miens.

Le père, avec sévérité :

— Peut-être ; mais j'ai vingt-sept ans de plus que toi !

Triste extrémité. — Deux montagnards sont attablés devant un « demi ».

— Mais, qu'as-tu, Daniet, tu as l'air tout moindré ?

— Ma foi, oui, je ne suis rien tant bien.

— Alors... qu'est-ce qu'y a ?

— Oh ! bien, l'autre tantôt j'ai dû monter à l'Etivaz. Y faisais une raveur du diable. Je n'y tenais plus de la soif. Comme y avait point de pinte, j'ai dû boire de l'eau... (Dédaigneusement) : Petite boisson !

L'ORPHELIN DU MAZOT, par Maximilienne Nossek, 1 vol. in-16 avec 12 gravures. — Genève, A. Jullien, édit. 4 fr. 50.

Les deux nouvelles que nous apporte *L'Orphelin du Mazot* n'ont rien de violent ni de passionnel, ce sont des scènes de la vie paisible, circonscrites dans le cadre de la famille où l'affection matérielle joue le premier rôle et dont les interprètes secondaires sont la charité, l'amour de la patrie, le respect filial et l'amitié.

Dans *L'Orphelin du Mazot*, Mlle Nossek chante la beauté de l'Alpe, son charme irrésistible, ses mœurs rudes et austères : le jeune Belge que les malheurs de l'héroïque Belgique amènent dans nos montagnes, chez un brave paysan qui l'adopte, rencontre dans les sentiers des bois une jeune paysanne qui s'attache à lui.

Dans *Le Diplôme*, qui forme la seconde partie du volume, c'est le sentiment de la famille et de la patrie qui prévaut contre l'exil vers les pays lointains aux mirages tentateurs, mais souvent trompeurs. Un jeune ingénieur atteint par la crise du chômage, préfère changer de métier et rester au pays auprès de sa mère, que de courir la chance dans les contrées d'outre-mer.

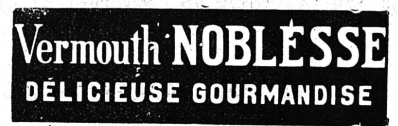
Le livre de Maximilienne Nossek est celui d'une femme de cœur. On peut le lire en toute confiance, il ne pourra faire que beaucoup de bien. Il a sa place dans toutes les bibliothèques populaires.

RECTIFICATION

Dans notre dernier numéro, à l'article « Une mise au point », ligne 26, lire : « Même faubourg de l'Alpe, à l'angle de droite, en sortant ».

Royal Biograph.

Cette semaine « La Galère infernale », grand drame maritime en 4 actes poignants et passionnants ; interprétation, mise en scène de tout premier ordre. Puis « Son Altesse ! », superbe comédie humoristique et sentimentale française en 3 actes des plus divertissantes, avec le concours de Mesdames B. Montel et Madys et de l'élegant et fin comédien Jean Devaldo. Un succès assuré. Dimanche 6, matinée dès 2 1/2 heures.



SE BOIT GLACE G. 162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT. J. MONNET, édit. resp. Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



LE PONT DU TORRENT

(Suite.)

Nos deux jeunes gens, heureux sans se l'avouer, firent une moisson d'anémones, d'orchis, de roses des Alpes, et quelle joie ! Marie trouva un « sabot de Vénus », une calcéolaire, (la plus belle des fleurs de la Suisse, me disait l'éminent botaniste, M. Thomas de Bex, l'ami du célèbre géologue, M. de Charpentier). Quel couple charmant ! Jamais la jeune fille n'avait paru aussi jolie au montagnard ! Elle l'enchantait par ses admirations naïves et enthousiastes. Tout à coup, Marie fit entendre un rire frais et argentin...

Paul la regarda, non sans quelque surprise :

— Savez-vous à quoi je pense ? Devinez !... que nous ressemblons à *Paul* et *Virginie*, seuls dans leur île ! Et, comme eux, nous, nous... Il ne nous manque que des nègres ! Que ce livre est joli ! Je vous le prêterai !

— Oh ! merci, mademoiselle. Je suis si heureux quand je trouve des livres à emprunter !

— Vous aurez tous les miens, mais lisez d'abord *Paul* et *Virginie* ! Je vous l'ordonne ! ajouta Marie d'un ton malicieux.

Une touffe de fleurs se balançait dans la fente d'un petit rocher, et Paul voulut la cueillir... Au même instant, Marie poussa une exclamation joyeuse et s'élança vers le pont... Paul, effrayé, courut après l'étourdie... mais trop tard !